

Café de la paix jeudi 21 février 18h-20h

La servitude volontaire

La servitude volontaire existe dans le monde domestique, de la sexualité, du travail, de la politique... Le désir de vie est tel qu'il peut être amené à consentir à une vie mutilée voire en jouir. Comment expliquer ce paradoxe ? S'agit-il d'une méprise, d'un avatar lié à la vulnérabilité de l'enfance¹, ou l'effet de contraintes attaché au désir fondamental de la reconnaissance ?

I) QUELQUES FIGURES TYPIQUES OÙ LA VIE EST DOMINÉE PAR LE CONFORMISME, LA VOLONTÉ DE PLAIRE, L'ABSENCE DE PENSÉE

1) le consentement des femmes à des formes d'esclavages²

« Françoise Collin développe aussi cette idée de l'ambiguïté foncière du rapport des femmes à leur domination en utilisant l'expression « esclavage volontaire des femmes » : la complexité du consentement des dominé(e)s est au centre de son analyse. Cette complexité vient d'abord du rapport en même temps d'intériorité et d'extériorité : « L'opresseur n'est pas pour elles un ennemi extérieur : il est leur partenaire le plus intime, installé au cœur de leur vie privée et même de leur corps. » (F. Collin, 1978 : p. 268.) Elle vient ensuite du fait des bénéfices, « gratifications réelles ou symboliques, affectives ou illusives », qu'accorde, même à ses victimes, l'acceptation d'une situation d'oppression (sur les « bénéfices du consentement » cf. aussi C. Dejours, 2001 : p. 198). Enfin, il s'agit ici de penser « l'esclavage » ou la servitude volontaire des femmes comme une figure du masochisme, thèse polémique sur laquelle le débat – ouvert depuis longtemps (cf. aussi Joan Rivière, 1994, [1929]) – est loin d'être clos. » Helena HIRATA *travail et affects les ressorts de la servitude domestique. note de recherche* Martin Média | *Travailler* 2002/2 - n° 8

2) l'absence de pensée dans des actes de barbarie collective

Comment des « hommes ordinaires » ont perpétré des crimes odieux ?

« Le livre de Christopher Browning (2007)³ donne des exemples éloquentes de ces formes de déréalisation dans l'action – proches du déni de réalité. En vient alors à se poser une question majeure de l'historiographie de la violence au XXe siècle : par quels mécanismes les hommes consentent-ils au crime ? Loin de faire d'une hypothétique « culture de guerre » le ressort principal de la cruauté, Browning insiste au contraire sur l'importance du conformisme, des

¹ Le développement de l'enfant suppose une passion pour la dépendance qui le rend vulnérable à la subordination

² : *Pour faire reconnaître son existence d'être désirant, pour trouver ses repères, le sujet est contraint de se faire objet, objet aimable, instrument de la jouissance de cet Autre. C'est ce que nous montre Ricardo dans son projet toujours vivace d'être « le bon garçon » de Lilly, la maîtresse de son cœur (le dernier roman de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa, qui a pour titre : Tournées et détours de la vilaine fille). Si l'autre est Tout, la seule possibilité d'exister dans la relation est d'être une partie de ce Tout, de s'identifier à un de ses éléments.* Michel Lehmann *quelques propos sur la servitude* ERES

³ *Les Hommes ordinaires : le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*. Dans ce livre, il montre comment un groupe de soldats allemands a été amené à tuer des milliers de juifs. Pour Christopher Browning, c'est la société qui, conditionnant les individus dès leur naissance à la soumission de l'autorité, a fait de ces soldats des tueurs. Pour étayer cette thèse, il s'appuie sur les travaux de Stanley Milgram.

pressions exercées par les pairs et de la soumission à l'autorité. Il s'oppose à la lecture fortement teintée de culturalisme proposée par Daniel Goldhagen⁴ (1997), pour qui un antisémitisme germanique viscéral et multiséculaire expliquerait le déchaînement de la haine à l'égard des juifs⁵. Dans cette spirale contextuelle de la violence ou des actes de plus en plus atroces et la circulation d'images dévalorisantes de l'ennemi (animalisation, deshumanisation) amplifient et justifient la cruauté, le conformisme du groupe puise dans des techniques d'obéissance, aujourd'hui bien connues. Outre l'autorité charismatique de certains chefs d'unité (Ingrao, 2006), l'organisation de fêtes autour d'alcool et de femmes capturées façonne le collectif. À l'heure de la division scientifique du travail, les unités combattantes s'organisent dans une discipline taylorienne visant à l'exécution rationnelle de tâches dégradantes et à limiter l'implication psychologique de chaque participant (partage des tâches, tirs collectifs, automatisation des gestes, dissimulation des corps au moment de l'exécution, rotation à chaque poste...). Cette comparaison professionnelle relie, dans une perspective continuiste, l'expérience de la guerre aux expériences plus ordinaires en temps de paix, et introduit des routines de travail dans l'exécution du « sale boulot »

Florent Coste, Paul Costey et Lucie Tangy : *Consentir: domination, consentement et déni*
Tracés. Revue de Sciences humaines 14 (2008)

3) la captation de l'imaginaire par les médias crée des soumis consentants

« Chacun croit qu'il suffit de passer à la télévision pour être heureux. C'est une domination souriante, comme toutes les aliénations. Mais c'est toujours une domination. Le porno et son corrélat soft, le mannequina (rappelons l'affaire scandaleuse du harcèlement sexuel au sein de la direction de l'agence Élite⁶ à la fin du siècle dernier), imposent des standards de comportements et d'apparence. Instrumentalisant le corps, ils figent la pensée. L'image et le corps deviennent pour tous un "capital santé et un "investissement" à valoriser. Désormais, il faut apprendre à "se vendre". Obsédé par son image et par celle de ses partenaires, chacun doute, compare et se compare. Nous sommes soumis au tribunal de l'imagination. Rousseau l'a bien compris dans la généalogie mise en œuvre pour la première partie du *Second Discours*. Comme les modèles proposés sont nécessairement frustrants, les gens deviennent au mieux malheureux et au pire dangereux. C'est un système de crise généralisée, comme celle organisée à l'échelle socio-économique. Maintenus dans une situation d'insécurité

⁴ *Les Bourreaux volontaires de Hitler : Les Allemands ordinaires et l'Holocauste* (1996)

⁵ *Le concept de « culture de guerre », hérité des travaux historiques de George L. Mosse, explique comment le phénomène de « brutalisations » (élévation progressif du seuil de tolérance à la violence) des sociétés européennes est né de la confrontation avec des expériences de guerre nouvelles et répétées. (...)*

Dans la voie empruntée par Browning, Patrick Pharo poursuit l'analyse en identifiant quatre conditionnements propices à « l'éclipse des convictions morales », qui expliquent d'ailleurs davantage la répétition des actes que leur déclenchement (plus aisément intelligible, selon l'auteur) : 1) « l'influence de l'idéologie qui attribue aux victimes des propriétés qui [...] facilitent leur exclusion de la communauté d'obligations », 2) « le rôle de l'autorité, de la conformité au modèle dominant et des récompenses et des sanctions du groupe », 3) le conditionnement par la « routine opératoire », comme lorsque l'on « fait à fond un travail » qui favorise « la déréalisation, l'insensibilisation ou le dédoublement du moi », 4) l'auto-alimentation des actes cruels par leurs propres effets (« la présomption de culpabilité vis-à-vis des personnes dont on suppose qu'elles n'auraient pas été soumises à de tels traitements sans cela », le « ressentiment de l'agent

⁶ les dirigeants d'Elite sont accusés de prostitution et de harcèlement sexuel envers des mineures dans les coulisses du concours de mannequins *Elite Model Look*. Les coulisses des défilés filmés pendant un an, à l'aide d'une caméra cachée, par la BBC, on y voit des professionnels pervertir des mineures. Une assistante propose de la cocaïne à une mannequin. Un chaperon, supposé protéger les filles, se vante d'avoir eu des rapports sexuels avec 340 de ces jeunes modèles.

chronique à tous les niveaux, les individus n'ont finalement qu'une seule certitude, celle de retrouver le soir le petit écran ; et une seule liberté, celle de résister au sommeil. Alors ils apprennent à se persuader qu'ils sont normaux et uniques à la fois, c'est à-dire malades comme tout le monde. Il faut donc apprendre à se soigner, non pas en pensant par soi-même, mais en errant d'une chimère à l'autre, le tout avec la bonne conscience de ceux qui savent tout sur tout. Clay Benoit »la *liberté mis à nu* le philosophe 2002n°16 p155

II) L'ÉNIGME DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE EN POLITIQUE SELON LA BOÉTIE

« Comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui, que de le contredire ? » (La Boétie, 1978 : 174-175)

Qu'un peuple obéisse à un seul parce que ce dernier fait son bien, voilà qui semble raisonnable à l'auteur et qui n'est pas ici en question. En revanche, lorsque ce dernier est la cause de ses malheurs, autrement dit, dans un état liberticide, comment expliquer que l'obéissance perdure ? Comme l'écrit S. Weil, « c'est quand sévit la mort que le miracle de l'obéissance éclate aux yeux » (Weil, 1978 : 88). Autrement dit, ce miracle existe en toute situation de pouvoir, mais il ne suscite l'intérêt et l'analyse que dans un cadre liberticide. L'auteur écarte d'emblée « la lâcheté » et « la couardise » (La Boétie, 1978 : 177), parce qu'un million d'hommes ne peut avoir peur d'un seul. D'ailleurs, il n'est même pas question de combattre le tyran, puisque « il est défait de lui-même, pourvu que le peuple ne consente point à la servitude » (Ibid. : 179). Le but de l'auteur est alors de comprendre « comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel » (Ibid. : 204)(...) La première explication que donne La Boétie de la servitude volontaire est l'habitude. Si la liberté est naturelle, si « nous naissons avec [elle], mais aussi avec la volonté de la défendre » (La Boétie, 1978 : 185), l'auteur constate cependant que l'éducation est plus forte. Ainsi « l'habitude qui, en toutes choses, exerce un si grand empire sur toutes nos actions, a surtout le pouvoir de nous apprendre à servir : c'est elle qui à la longue [...] parvient à nous faire avaler, sans répugnance, l'amer venin de la servitude » (Ibid. : 190). La Boétie distingue cependant une première génération d'hommes, qui furent soumis contre leur gré et par la force, des générations suivantes qui, nées en situation d'esclavage, prennent dès lors « pour leur état de nature, l'état même de leur naissance » (Ibid. : 190). Ces hommes n'ayant jamais connu la liberté ne peuvent avoir une idée de ce dont ils sont privés. (;...)La seconde explication que repère l'auteur dans l'histoire de l'humanité est la ruse des tyrans. Privés de liberté, les hommes perdent leur vaillance et l'énergie nécessaire au combat pour sortir de la servitude. Or les tyrans savent parfaitement jouer de cette faiblesse et s'efforcent toujours de rendre les hommes plus faibles et plus lâches. Le pain et les jeux, les divertissements, sont les principaux moyens utilisés pour « endormir [les] sujets dans la servitude » (Ibid. : 203). Les discours des tyrans ou l'ostentation de symboles servent de la même manière à gagner la confiance, susciter la dévotion et s'assurer la paix sociale. Ils entretiennent donc l'habitude de la servitude.

La troisième explication proposée, que l'auteur considère comme « le secret et le ressort de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie » (Ibid. : 212), est ce qu'on pourrait nommer l'argument de la chaîne des gains. Quatre ou cinq hommes conseillant le tyran parviennent à le corrompre et orientent ses actions vers toujours plus de profits qu'ils partagent avec lui. Ils ont sous leurs ordres 500 à 600 autres hommes, qu'ils corrompent de même afin de gagner leur loyauté, et ces derniers en font autant avec d'autres, et ainsi de suite jusqu'à l'échelon le plus bas de la société.

« Et qui voudra en suivre la trace verra que non pas six mille, mais cent mille, des millions viennent au tyran par cette filière et forment entre eux une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'à lui. [...] En somme, par les gains et parts de gains que l'on fait avec les tyrans, on arrive à ce point qu'enfin il se trouve presque un aussi grand nombre de ceux auxquels la tyrannie est profitable, que de ceux auxquels la liberté serait utile » (Ibid. : 203). Précisons que les gains dont il est fait mention sont davantage des gains en pouvoir et en prestige qu'en richesse. Chacun pense donc faire un calcul coût/avantage de sa servitude et finit par y trouver un intérêt suffisant. Le « gain » en pouvoir est en réalité une illusion, car il repose sur la méconnaissance de son prix, qui est l'obéissance à ceux qui sont au-dessus de soi. L'emploi de la force par le tyran n'est donc pas pour La Boétie une explication valable : « Ce ne sont pas les bandes à cheval, les compagnies de gens à pied, en un mot ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran mais bien toujours [...] quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et lui assujettissent tout le pays » (Ibid. : 212).

(...). Comment alors expliquer un calcul si peu rationnel où la perte du bien qui a le plus de valeur, la liberté, n'est compensée par aucun gain ? La solution nous paraît être la suivante : la liberté n'a justement pour eux aucun prix, parce qu'ils sont habitués à la servitude et ont oublié ce qu'était leur nature véritable. L'explication rationaliste par la chaîne des gains reposerait donc en vérité sur celle, plus fondamentale, de l'habitude.

Un dernier élément peut être ajouté, bien qu'il ne soit pas présenté de manière aussi explicite par l'auteur : celui du « nom d'Un », (...)⁷ L'idée est que la servitude volontaire s'explique, bien plus que par l'habitude, par le « charme » que produit, dans les esprits, le « nom d'Un », c'est-à-dire la fascination pour le pouvoir en tant qu'il incarne une unité (fantasmagorique) du corps social »

Gouin, Rodolphe (2007), « Servitude volontaire », in V. Bourdeau et R. Merrill (dir.), *DicoPo, Dictionnaire de théorie politique*

III°) LE CONATUS ABUSÉ PAR SES IMAGES DE L'EXTÉRIORITÉ PEUT COMBATTRE POUR SA SERVITUDE COMME S'IL S'AGISSAIT DE SON SALUT.

« Personne [...], nous dit Spinoza, n'omet d'appéter ce qui lui est utile ou de conserver son être, sinon vaincu par des causes extérieures et contraires à sa nature. Ce n'est jamais [...] par une nécessité de sa nature, c'est toujours contraint par des causes extérieures qu'on a la nourriture en aversion ou qu'on se donne la mort⁷. » Autrement dit, lorsque l'homme omet de conserver ce qui lui est utile, c'est-à-dire son être⁸, il se trouve réduit à un état d'impuissance

⁷ 6. Spinoza (1677), 1965 (2), IV, scolie de la proposition XX, pp. 238-39.

⁸ *Aucune chose ne contient en elle-même quelque chose par quoi elle peut être détruite* éthique 3 pro6

tel qu'il se trouve entièrement soumis aux affections ou aux circonstances extérieures⁹. Il ne relève plus alors de lui-même, mais « de la fortune dont le pouvoir est tel sur lui que souvent il est contraint, voyant le meilleur, de faire le pire¹⁰ » : ce que Spinoza appelle précisément « servitude », comme piège de l'âme humaine enlisée dans l'impuissance.

Mais comment les hommes peuvent-ils omettre de conserver leur être, donc de persévérer dans celui-ci pour accroître leur puissance d'agir (*potentia*) ? Comment, ce faisant, ne quittent-ils pas leur état de servitude native ? La réponse que Spinoza apporte à cette double question est que les hommes « se figurent être libres [du seul fait] qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit et ne pensent pas, même en rêve, aux causes par lesquelles ils sont disposés à appéter et à vouloir, n'en ayant aucune connaissance. D'où il résulte qu'ils s'efforcent toujours uniquement à connaître les causes des choses accomplies et se tiennent en repos quand ils en sont informés, n'ayant plus aucune raison d'inquiétude. [...] Après s'être persuadés que tout ce qui arrive est fait à cause d'eux, les hommes ont dû juger qu'en toutes choses le principal est ce qui a pour eux le plus d'utilité, et tenir pour les plus excellentes celles qui les affectent le plus agréablement. Par là ils n'ont pu manquer de former ces notions par lesquelles ils prétendent bien expliquer les natures des choses, ainsi le *Bien*, le *Mal*, [...]»¹¹ La servitude des hommes provient donc d'abord, selon Spinoza, de l'ignorance de ce qui les détermine – qui les conduit à dichotomiser le réel (le « bien », le « mal¹² », etc.) – et de l'illusion finaliste qui leur fait voir « la Nature à l'envers » en considérant comme cause ce qui en réalité est effet, donc en confondant leurs volitions et leurs appétits avec la liberté. [...] Comment dans ces conditions s'étonner du fait que les hommes combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur liberté et de leur salut ?

Eric Hamraoui, *La servitude volontaire : l'analyse philosophique peut-elle éclairer la recherche pratique du clinicien* Martin Média | *Travailler* 2005/1 - n° 13 pages 35 à 52

IV) LE DÉSIR DE VIVRE EST INSÉPARABLE DU DÉSIR DE RECONNAISSANCE, CE QUI GÉNÈRE UN ATTACHEMENT DE L'ESCLAVE À SON MAÎTRE

Selon Hegel, pour être reconnu, une conscience va accepter de risquer sa vie, préférant la mort à l'éventualité de n'être pas reconnu. L'autre, au contraire, va ressentir la peur et préférer vivre soumis. Le premier est le maître, le second, l'esclave. Le premier n'est plus soumis au travail, le second travaille pour le premier. Comment va évoluer cette relation de domination et de servitude ?

Pareillement, le maître se rapporte médiatement à la chose par l'intermédiaire de l'esclave ; l'esclave comme conscience de soi en général, se comporte négativement à l'égard de la chose et la supprime ; mais elle est en même temps indépendante pour lui, il ne peut donc par son acte de nier venir à bout de la chose et l'anéantir ; l'esclave la transforme donc par son travail. Inversement, par cette médiation le rapport immédiat devient pour le maître la pure négation de cette même chose ou la jouissance ; ce qui n'est pas exécuté par le désir est exécuté par la jouissance du maître ; en finir avec la chose ; mais le maître, qui a interposé

⁹ On endosse une image de notre nature qui ne convient pas à notre conatus : « des causes extérieures ignorées de nous disposent l'imagination et affectent le corps, de sorte qu'on endosse une autre nature contraire à la première et dont l'idée ne peut être donnée dans l'esprit IVscolie propo20

¹⁰ *Ibid.*, préface, p. 217

¹¹8. *Ibid.* I, appendice, pp. 61-62 et 65.

¹² Si l'esprit humain n'avait que des idées adéquates, il ne formerait aucune notion du mal eth4pr64

l'esclave entre la chose et lui, se relie ainsi à la dépendance de la chose, et purement en jouit. Il abandonne le côté de l'indépendance de la chose à l'esclave, qui l'élabore. »

G.W.F. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit* (1806-1807), t.1, trad. J. Hyppolite, éd. Aubier Montaigne, 1941, pp. 161-162.

a) Interprétation de Kojève : Le renversement dialectique émancipateur : l'esclave séparé de son désir immédiat de consommer par le maître s'éduque au contact de la chose qu'il est chargée de préparer et en la préparant en fait un bien humain de consommation pour le maître

« Donc - encore une fois - grâce à son Travail, l'Esclave peut changer et devenir autre qu'il n'est c'est-à-dire - en fin de compte - cesser d'être Esclave. Le travail est Bildung, au double sens du mot : d'une part il forme, transforme le Monde, l'humanise, en le rendant plus adapté à l'Homme ; d'autre part il transforme, forme, éduque l'homme, l'humanise en le rendant plus conforme à l'idée qu'il se fait de lui-même et qui n'est - au prime abord - qu'une idée abstraite, un idéal. Si donc - au début, dans le Monde donné l'Esclave avait une « nature » craintive et devait se soumettre au Maître, au fond, il n'est pas dit qu'il en sera toujours ainsi. Grâce à son travail, il peut devenir autre ; et, grâce à son travail, le Monde peut devenir autre. »

Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, 1947, Gallimard, pp. 179-180.

b) interprétation de J Butler Le pouvoir en assujettissant les corps développe l'ameublement mental de l'assujetti

« Le corps travailleur qui sait maintenant qu'il a formé l'objet sait aussi qu'il est lui-même *transitoire*. Le serviteur nie les choses (au sens où il les transforme par le travail), il est lui-même une activité négatrice mais il se découvre sujet à une négation pleine et définitive dans la mort. Cette confrontation avec la mort à la fin du chapitre rappelle la lutte pour la vie et la mort qui l'inaugurait¹³

Mais cette fois, la peur de la mort n'est plus « une menace exercée par un autre », elle se donne comme le « destin inévitable de tout être dont la conscience est déterminée et incarnée ». C'est ici, et à nouveau dans un certain rapport au corps, que se joue selon Judith Butler la transition de la conscience servile à la conscience malheureuse. En effet, l'esclave prend conscience de ce que « son » corps, c'est-à-dire ce corps que le maître lui a délégué en même temps qu'il lui a enjoint de faire comme s'il était le sien propre, le renvoie en permanence à sa propre mortalité, qui est elle-même à l'origine de sa domination puisque le serviteur est depuis le début soumis au maître à cause de sa propre peur de la mort. [...] Dans ces conditions, la conscience intériorise la relation maître/esclave, d'abord posée dans l'extériorité d'une relation objective, puisqu'elle s'efforce désormais de devenir maître de son propre corps en le soumettant à des impératifs éthiques : la conscience malheureuse émerge donc à partir de cette transformation de la peur de la mort en peur de la loi, de cette métamorphose de l'assujettissement à un maître en auto-assujettissement à des normes éthiques¹⁴.

L'assujettissement ne s'entend pas en effet comme la soumission à la domination unilatérale d'un « pouvoir » externe, répressif, mais il suppose l'attachement à ce qui, dans cet assujettissement même, contribue à la subjectivation, c'est-à-dire au façonnement du soi. Attachement à soi et assujettissement vont donc de pair. [...] Celle-ci revient à mettre l'accent

¹³ 7 Judith Butler, *La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* [1997],

¹⁴ *VPP*, p. 65

sur le caractère *productif* de la répression qui « engendre les plaisirs et désirs qu'elle cherche justement à réguler »¹⁵.

Philippe Sabot *Attachement et relationnalité : Butler face à Hegel*

– **Judith Butler répond à Frank Burbage:** *Il est sans doute important de se souvenir que, s'il faut distinguer entre le pouvoir exercé sur un sujet et celui qui fait partie intégrante de la formation du sujet, une telle distinction se développe dans le cadre d'un processus généalogique. Le pouvoir parvient à constituer la relation réflexive de soi à soi, dans la mesure où le pouvoir a d'abord été exercé sur un sujet[...]. Il continue de se référer à ce pouvoir extérieur, et en porte la trace vivante ; mais il opère maintenant sans la présence coercitive de ce pouvoir-, une éventualité vraiment effrayante¹⁶ [...]! Sur ce point, je voudrais seulement ajouter qu'à partir du moment où l'on s'aperçoit que tel ou tel est, de manière contingente, attaché à un certain régime psychique de terreur imposé à soi-même, et que celui-ci constitue une forme détournée d'héritage d'un pouvoir externe, alors cet «attachement» lui-même, son infidélité et sa labilité deviennent un site potentiellement prometteur pour imaginer et réaliser des possibilités nouvelles.*¹⁷ »

Philosophiques N ° 99 / octobre 2004 situations 118

–

¹⁵ VPP, p. 99.

¹⁶ « Ce n'est pas simplement que l'on ait besoin de la reconnaissance de l'autre et qu'une forme de reconnaissance soit conférée à travers la subordination ; cela signifie plutôt qu'on est dépendant du pouvoir pour sa propre formation, que cette formation est impossible en dehors de la dépendance et que la posture du sujet adulte consiste précisément dans le déni et la répétition de cette dépendance. Le "Je" émerge à la condition de dénier sa formation dans la dépendance, condition de sa propre possibilité » Butler *La Vie psychique du pouvoir*, p32_33

¹⁷ « Cette référence au désir de vivre, commune aux deux auteurs, est rendue possible par un signal affectif fort, la rage pour Butler. La rage de Butler prolonge l'indignation de Foucault. L'affect d'indignation est précisément ce à partir de quoi un désir de vivre peut se reformuler dans l'expérience dévastatrice de l'assujettissement [...] »

Cette perception de l'intolérable est fondamentale pour envisager de nouvelles luttes politiques. L'indignation et la rage doivent mener à des problématisations inédites dans l'espace réglé des savoirs et des pouvoirs »

Le Blanc Guillaume, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », *Actuel Marx*, 2004/2 n° 36,